

A la ville
comme au
colloque

Quel Marcel !

SAINT LOUP

Un colloque à
Illiers-Combray, une folie :
Proust a cent ans

J'étais en novembre dernier, mois de la mort de Proust, mois de la parution en 1913, avant qu'il ne meure en 1922, du premier tome de *la Recherche, Du côté de chez Swann*, à Illiers-Combray, petit bourg de l'Eure-et-Loire pour participer à un colloque du centenaire sur l'oeuvre de Proust où je présentais mon ouvrage *Chambres de Proust*.

Vous avez bien lu : le personnage de Proust (Saint-Loup est le grand ami du narrateur de *la Recherche*, même s'il le trahit et le déçoit comme tout ami, ou tout être qui est, pour Marcel "une illusion à détruire") a écrit un livre sur Proust (ces *Chambres* précitées) qu'il vient présenter à des proustiens, sur les lieux mêmes du crime (Illiers-Combray) alors même que son livre (je me cite encore, *Les Chambres*, chez Flammarion) doute qu'il existe une "vraie" chambre de Marcel Proust (d'où le "s" au titre de mon livre).

Quel vertige! On dirait une histoire de fous et d'asile. Mais aussi "Quel Marcel!". "Quel Marcel!" est le cri d'Albertine, le personnage le plus souvent cité du livre, plus de trois mille fois, qui dans la chambre du narrateur, à la manière d'un lecteur – dans la chambre du livre – ne peut plus retenir, mi-admiration, mi-exaspération, les sentiments que lui inspirent le long et chatoyant déploiement de l'être proustien, sa folie.

C'est aussi le seul moment dans le livre où l'auteur, en disant que ce n'est pas forcément le vrai, prête son prénom au narrateur – comme dans un éclair de lucidité (ou de folie ?).

On est toujours le "Quel Marcel!" de quelqu'un, qu'on a parfois commis la folie de mettre dans sa chambre, sans avoir pour autant écrit *La Recherche*. J'étais ce jour-là le Marcel (sans connotation fassbindérienne je crois, nous aimons trop les femmes) d'un ami psychanalyste qui m'avait convié au colloque où lui-même se rendait pour, entre poésie, musique et subtiles correspondances, divaguer – littéralement, sans emprunter aux voies ordinaires – entre Freud et Proust. Mes lecteurs (j'espère en avoir) ne doivent pas se tromper : cet ami psychanalyste n'est pas le même que cet ami psychanalyste avec lequel je vais au musée. J'ai donc deux amis psychanalystes, non pas que je sois si fou ou si malade, mais parce que, l'un étant ami de l'autre, ils se connaissent et que je les ai connus l'un par l'autre, sans mieux me connaître toujours moi-même pour autant.

J'étais aussi le Marcel de la délicate organisatrice, Mireille Naturel, qui possède, en plus d'un beau sens proustien, dans le village, la maison du docteur Percepied. Proust, qui, contrairement à ce qu'on pourrait croire, craignait par-dessus tout d'être pris, non pour le génie qu'il était, mais pour



le raseur ou le casse-pied qu'il n'était pas, a fait du docteur un personnage un peu poussoir mais qui jouera un rôle dans le désir d'écrire du narrateur (un bien faible désir, puisque ce narrateur, contrairement à son auteur, n'écrit pas). Je craignais un peu je l'avoue le genre de Marcel que je pourrais être pour la société des amis de Proust, les universitaires qui la composent – un imposteur, un personnage, un fâcheux, qui sait... Je me demandais aussi quels Marcel ils seraient : vestales, fétichistes, de gentils fous (mais j'avais mon Docteur avec moi) qui collectionnent les souvenirs proustiens comme d'autres les timbres-poste ? Rien de tel. Il y a des amours plus simples et plus vraies, à la manière de la bonté chez Proust, une qualité qu'on ne lui prête pas assez.

Si je suis allé à l'Université (avant de la trahir pour les so-called grandes écoles), je ne suis pas universitaire – il est vrai que Proust ne l'était pas non plus qui n'avait guère fait d'études, sinon les plus vastes, sur l'âme humaine, avant de devenir à son tour un sujet d'étude aussi recherché que Napoléon. Voilà qui ne nous éloigne pas trop des asiles : Proust, pris pour

Napoléon, se prenant pour Napoléon, etc.

Ce colloque lui-même n'était-il pas une folie? Cent ans ! Il est vrai que pour Proust (comme Freud, qu'il n'a pas lu) qui rappelle que "nos existences sont si peu chronologiques", cent ans est presque un âge de jeune fille, et, bien sûr, en fleurs. Les grands livres, dont Marcel disait qu'ils "semblent toujours écrits en une langue étrangère" (cette langue qu'on reconnaît sans jamais l'avoir apprise et s'étonne de comprendre) ont aussi cette vertu des lampes des contes orientaux : frottez leur vieux cuivre contre votre manche, la magie s'en échappe, le génie est là, on est comme si c'était hier.

On se succédait à la tribune de la salle des fêtes de Combray-Illiers pour dire cela sur tous les tons : aujourd'hui, c'est hier et hier est aujourd'hui comme demain. Je me trouvais bien avec une universitaire qui fit sa thèse sur la parenthèse chez Proust, moi qui avait décrit Proust se mettant entre parenthèses dans sa chambre. Une autre intervenante nous berçait des rêves de Marcel. Mon ami analyste nous projetait des photographies qui semblaient un pantoum. Enfin c'était très réussi.

Par ce froid de novembre, il était agréable de se dire que le temps n'existe pas, et la littérature sert souvent à cela – non pas oublier le vrai, mais le remplacer, le long temps d'un livre. Lisez *La Recherche* (ou bien mes *Chambres*, chez Flammarion, ou les deux) et devenez à vous-même votre propre "Quel...!". En somme à vous perdre de vue, gagnez de mieux vous voir. Et si vous n'avez pas le temps, ou ne l'aimez pas assez, vivez dans le vrai temps et prenez le train jusqu'à Illiers. A la gare, demandez la maison de la tante Léonie, et sur place, si vous en avez la chance, embrassez de ma part quelque proustienne en villégiature ou résidence. Ou bien, mangez une madeleine, ou les deux.